

# GRAINS DE SAGESSE

BULLETIN D'INFORMATION DE L'ASSOCIATION DES PROFESSEURS RETRAITÉS  
DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL



Les anciens sous leur baobab ont renoncé à faire la guerre, à participer aux grandes chasses ou à danser des nuits complètes au son des tambours. Ils se souviennent, racontent, donnent leur avis et distribuent leur sagesse par petits grains.  
Il nous semble que cela nous convient bien.

## AUTOMNE 2000 NUMÉRO 1

	page
<b>Le mot du président</b>	
Jacques St-Pierre .....	2
<b>Syrie, Terre de civilisation</b>	
Guy Couturier .....	3
<b>Chronique de l'Université</b>	
Robert Lacroix .....	5
<b>Petites annales déchaînées</b>	
Jacques Henripin .....	6
<b>De l'utilisation des terrains boisés</b>	
Jacques Henripin .....	7
<b>Un certain samedi d'octobre 70</b>	
Jacques Boucher .....	8

## LE MOT DU PRÉSIDENT

Il en était question. On en parlait. On en supputait la pertinence. On acceptait, en assemblée générale, d'y consacrer, au cours du présent exercice, un montant d'environ 2 000 \$ obtenu via une augmentation de 5 \$ de la cotisation annuelle. On formulait des hypothèses quant à son ampleur, quant à la périodicité de sa parution, quant aux thèmes à privilégier. On précisait, d'entrée de jeu, que son champ d'intérêt serait distinct, mais complémentaire, de celui couvert par la traditionnelle « lettre » du président.



vous, cependant, la pure paresse n'est pas en cause, bien au contraire. En effet, il a été décidé de s'en remettre aux membres de l'APRUM pour choisir l'appellation — la veut-on invitante? racoleuse? aguichante? amusante? rassurante? — sous laquelle ce bulletin sera connu. L'appel vous est lancé. Je vous invite, au nom du Comité de direction du bulletin, à formuler vos suggestions et à les communiquer à l'APRUM. Et, pour ce faire, ce ne sont pas les coordonnées qui manquent.

Ce bulletin est résolument le vôtre; apportez votre contribution, il ne s'en portera que mieux.

Bonne lecture.

Pourquoi l'Université de Montréal, après avoir participé de bonne foi à la mise au point d'un programme de relance des investissements lequel a conduit à un ambitieux contrat de performance, se découvrirait-elle, du jour au lendemain, face aux mêmes sempiternelles incertitudes?

Pourquoi le moment ne serait-il pas venu, pour les autorités gouvernementales, de comprendre l'impérieuse nécessité de financer adéquatement - et d'une façon soutenue - un établissement qui, malgré tout, a réussi à acquérir le statut d'une grande université de recherche et d'enseignement?

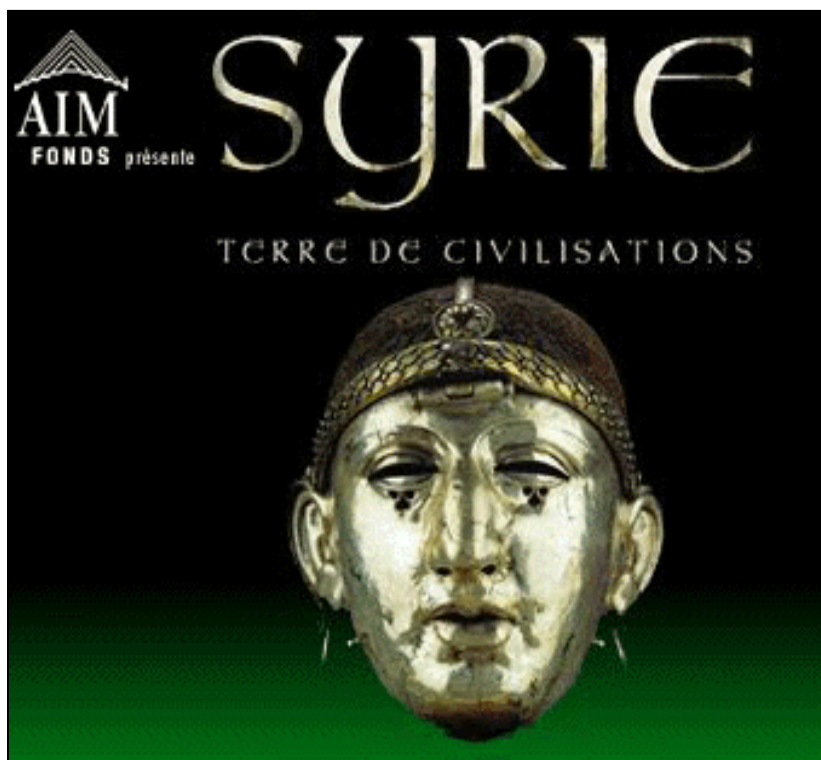
In fine, il serait bien dommage pour la population qu'elle a l'importante mission de servir que l'Université de Montréal ne puisse disposer, d'une façon prévisible, des moyens requis pour jouer adéquatement son rôle. Nous y serions tous perdants!

*Jacques St-Pierre*

Incidemment, dans une section de ce premier numéro, vous trouverez des précisions quant à l'exposition sur le thème : Syrie, terre de civilisation qui se tient au Musée de la civilisation de Québec sis en bordure du fleuve à deux pas du vieux-port (85, rue Dalhousie).

Au demeurant, il existe encore au moins un élément perturbant. Cette « chose » dont voici le premier numéro n'a pas de nom. Rassurez-

## SYRIE, TERRE DE CIVILISATION



Tel est le titre d'une grande exposition actuellement présentée au Musée de la civilisation de la Ville de Québec, jusqu'au 7 janvier 2001. L'événement prit son envol en Suisse, à Bâle. Il se poursuit au Canada, à Québec et à Edmonton, pour prendre fin aux Etats-Unis, à San Jose, Denver et New York. Jamais un si grand nombre d'objets, tous de très haute qualité, n'est sorti de Syrie! Nous sommes bien conscients que c'est là trop souvent une déclaration retentissante à haute saveur publicitaire. Cette fois, force nous est de reconnaître que la réalité est bien au rendez-vous. Par le passé, la Syrie n'a pas cherché à faire connaître ses trésors, hormis les efforts personnels de quelques commissions de fouilles archéologiques dirigées par des étrangers. Le Président Hafez al-Assad a voulu corriger, à la fin de sa vie, cette négligence, sans doute avec le désir assez manifeste d'attirer davantage de touristes, une source non négligeable de gains économiques. Le professeur Michel Fortin, de l'Université Laval, a joué un rôle de premier plan dans l'élaboration de cette exposition, ce

qui justifie son arrêt à Québec. Il a même été sollicité pour rédiger et publier le catalogue, dont la qualité ne saurait être mise en question. Voilà donc les grandes lignes de cette magnifique réalisation.

Je me limiterai ici à souligner quelques traits fondamentaux des civilisations ainsi représentées qui justifient qu'on se rende visiter cette exposition.

La Syrie est une portion importante du fameux Croissant-Fertile, qui prend son essor sur le Golfe persique, monte dans les vallées du Tigre et de l'Euphrate, tourne vers l'ouest au Nord de la Syrie, pour descendre ensuite le long de la Méditerranée, et se poursuivre dans la quasi totalité de la vallée du Nil. La Syrie représente le secteur nord de la vallée de l'Euphrate, et la quasi totalité de la côte méditerranéenne, connue, dans l'antiquité, sous le nom de Canaan. On sait que c'est en Canaan qu'est né et s'est développé le peuple d'Israël, dont nous sommes les héritiers, culturellement et religieusement, car, à cette époque, culture et religion se suivent, comme l'ombre suit son corps. Ajoutons aussitôt que les origines grecques d'une grande partie de notre culture occidentale s'expliquent aussi par une influence non négligeable de la civilisation syrienne, puisque les grecs et les phéniciens, à partir du 15<sup>ème</sup> siècle avant J.-C., dominaient les grandes routes commerciales de la Méditerranée. L'exposition fait très bien ressortir ce qui caractérise les valeurs propres de la culture syrienne, ou cananéenne, et leur influence dans le monde grec, d'abord, puis romain, ensuite. Le cadre général ne manque pas d'intérêt.

Voici maintenant quelques points particuliers

*suite page 4*

qui commandent toute notre attention et admiration. Je mentionne aussitôt la culture sumérienne, qui domine l'histoire du sud de la Mésopotamie, au 3<sup>ème</sup> millénaire avant J.-C. Un des sites majeurs de cette culture est la ville de Mari, sur l'Euphrate, tout à fait à l'est de la Syrie. C'est là la plus grande fouille française du Proche-Orient, qui prit son essor en 1929, et se poursuit encore maintenant! Des salles entières du musée du Louvre sont remplies des trésors historiques et culturels de cette culture. Faute de ne pouvoir visiter le Louvre, du moins pour l'heure, venez voir à Québec plusieurs de ces grands monuments de l'histoire sumérienne, vous y verrez à Québec l'art très particulier de ces Sumériens dans leurs sculptures, leurs bijoux, sans oublier leurs tablettes d'argile inscrites. En effet, ce sont eux qui inventèrent l'écriture, à la fin du 4<sup>ème</sup> millénaire, dans le but très pratique de contrôler le paiement des taxes! Ce sont aussi eux qui produisirent les grands mythes de création,



traduits plus tard par les Sémites, leurs successeurs, pour aboutir, en partie, dans notre Ancien Testament hébreu!

Les Sémites, dès le début du 2<sup>ème</sup> millénaire, créent des royaumes dans toute la Mésopotamie et en Syrie. Vous verrez une très belle statue d'un roi de Mari,

la « mascotte » de l'exposition, qui n'est pas sans évoquer le grand roi de Babylone, Hammurabi. En 1975, des archéologues italiens découvrent une des plus grandes villes sémites de la Syrie du nord, Ebla, dont les archives comprennent des milliers de tablettes et dont l'importance n'en finit plus de s'imposer. Vous verrez de très beaux exemples de ces tablettes, couvrant un large éventail de leur utilité : correspondance, dictionnaires, partitions musicales, exercices scolaires, etc.

Du 12<sup>ème</sup> au 9<sup>ème</sup> siècle avant J.-C., le nord de la Syrie est occupé par des Araméens,

de proches cousins des Hébreux (Israël) et des Hittites, descendus de leurs montagnes, en Asie mineure (Turquie). Le grand musée de Berlin, le Pergamon, regorge des oeuvres d'art de ces peuples, puisque les sites furent fouillés par des allemands, entre les deux guerres mondiales. Rendez-vous à Québec, et vous pourrez voir, de visu, de très beaux spécimens de cet art bien caractérisé.

Les Phéniciens (Liban actuel) ont été des maîtres incontestés de la taille et de la sculpture de l'ivoire, à partir du 9<sup>ème</sup> siècle avant J.-C : cette fois il faut aller à Bagdad et à Londres pour admirer une grande partie de leurs chefs-d'œuvre. Venez à Québec pour l'appréciation de quelques beaux exemples de cet art, dont certains sujets illustrés ont été empruntés par les Grecs, ont envahi l'art pictural occidental, déformés souvent, et sont toujours présents dans nos... églises!

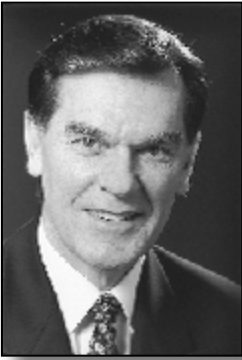
En terminant, il est impossible de ne pas attirer l'attention sur quelques sculptures, superbes, de la ville de Palmyre. L'apogée de son histoire se situe au 3<sup>ème</sup> siècle de notre ère. Son art, à cette époque, est inoubliable, dédié en très grande partie à perpétuer le souvenir des défunts. On y présente d'extraordinaires bas-reliefs, soucieux de représenter le « portrait » le plus fidèle possible de ces disparus.

L'exposition inclut aussi de très beaux bijoux byzantins (7<sup>ème</sup> - 10<sup>ème</sup> siècles). Des manuscrits arabes du Moyen-Age sur des problèmes médicaux et astronomiques, de même que des instruments créés par ces Arabes pour ces mêmes fins scientifiques, figurent aussi comme illustration de l'héritage culturel syrien.

Pour plus d'information, on pourra consulter le site web suivant

<http://www.mcq.org/syrie/>

*Guy Couturier*



C'est avec enthousiasme que j'ai accepté de participer à ce nouveau « Bulletin de l'APRUM » et d'y signer cette chronique régulière. Vous faites partie de la communauté universitaire, vous avez fait cette université, vous continuez à vous y intéresser. Plusieurs d'entre vous continuent

même à participer de façon très active à la vie et au développement de l'université. Je profite de cette occasion pour vous remercier de tout ce que vous avez fait et continuez à faire pour l'Université de Montréal.

Votre université a traversé, ces vingt dernières années, l'une des périodes les plus difficiles de son histoire. Et Dieu sait si elle a essuyé plusieurs tempêtes depuis sa création; vous en avez plus que quiconque le souvenir! Or, depuis quelques mois, nous voyons maintenant la lumière au bout du tunnel. Nous avons recommencé à engager des jeunes professeurs, la dette accumulée est en voie rapide de résorption, les clientèles étudiantes sont de nouveau en hausse, la reconnaissance de notre Université comme grande université de recherche et d'enseignement progresse autant sur la scène locale qu'internationale. Après une période de morosité bien compréhensible, l'espoir et l'enthousiasme refont surface et... facilitent la tâche du recteur...

Le monde universitaire est en profonde restructuration, vous l'aurez sans doute compris à la lecture des journaux et à l'écoute de la télévision. Je voudrais ici, en quelques mots, vous expliquer l'un des éléments les plus nouveaux et les plus importants de la nouvelle donne. Il s'agit des « contrats de performance » dont vous entendez sans doute parler depuis un certain temps. Dans certains milieux, ils ont fait l'objet de critiques et d'inquiétudes. L'Université de Montréal a pourtant décidé de répondre avec sérieux et promptitude à la demande du ministre Legault; elle consacre des efforts considérables à la préparation de sa proposition au Ministère. La situation est complexe et évolue chaque jour, mais j'aime-

rais vous expliquer brièvement l'état actuel du dossier et notre réaction institutionnelle devant ce nouveau défi.

Le ministre a convaincu ses collègues du cabinet de mettre fin aux coupures, de faire confiance à la qualité du réseau universitaire et de réinvestir dans les universités; 300 millions de dollars « d'argent frais » en trois ans. C'est la bonne nouvelle! Par contre, la distribution de ces sommes est conditionnelle à la préparation d'un projet institutionnel de développement et à l'exécution d'un « contrat de performance » conclu avec chaque université et qui vise l'atteinte de cibles très spécifiques. Empruntée au monde des affaires et chargée d'un contenu émotif évident, l'étiquette « contrat de performance » trouble et inquiète. Soumission de l'Université aux règles impitoyables de la productivité? Mise en place d'une bureaucratie encore plus omniprésente et tatillonne? Contrôle de l'État dans les affaires universitaires? Menace à la liberté universitaire? Au delà de l'étiquette discutable (nous préférons l'appeler « entente de réinvestissement »), qu'en est-il exactement?

Le Ministère propose une douzaine de cibles sur lesquelles il demande aux universités de faire le point et de préparer un plan de développement précis et quantifiable. Or, depuis des années, l'Université de Montréal s'est dotée d'outils de mesure de sa « performance » touchant diverses facettes de ses activités (le Rapport Lacroix en est un des exemples) : recherche et études supérieures, taux de persévérance et de diplômation, charge professorale et encadrement des étudiants, fréquentation des programmes, utilisation et coordination des ressources documentaires ainsi que des nouvelles technologies de l'information, collaboration avec les autres universités pour l'offre de formation, ouverture sur les échanges de ses professeurs et de ses étudiants avec l'étranger. Ce sont là précisément les plus importantes des cibles sur lesquelles le Ministère demande aux universités de faire état du chemin parcouru et de s'engager à amorcer des correctifs, le cas échéant. Nos études ont été faites en comparant nos réalisations avec celles des principales universités cana-



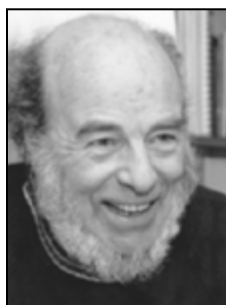
diennes. Nos exercices de planification nous ont fait prendre conscience de nos lacunes et nous faisons déjà des efforts considérables pour les corriger. En somme, nos façons de faire et nos priorités ont depuis plusieurs années intégré à la fois le processus dans lequel le ministre voudrait nous voir nous engager ainsi que les cibles qu'il nous propose.

Nous savons déjà qu'en ce qui touche plusieurs des cibles proposées, l'Université de Montréal se compare avantageusement avec les bonnes universités canadiennes. Nous sommes tout à fait à l'aise de « rendre des comptes » sur la façon dont nous avons géré les sommes que le Ministère nous a confiées (et retirées, ces dernières années...). Compte tenu des circonstances

et malgré les contraintes qui nous ont été imposées ces dernières années, grâce aux efforts des professeurs et des personnels, nous sommes fiers de ce que notre université a fait pour la société québécoise et pour ses étudiants. Nous espérons que par cet exercice, le Ministère et l'ensemble de la population sauront reconnaître la spécificité et l'excellente « performance » de l'Université de Montréal. Lorsque le Ministère se penchera sur les propositions des universités québécoises, nous croyons que nous nous trouverons en excellente position absolue et relative. Et lorsqu'il s'agira pour le ministre de respecter sa part du « contrat », nous croyons que le pari que nous faisons actuellement se sera avéré judicieux et rentable.

*Robert Lacroix*

## Petites annales déchaînées



Les français ont leur Carnard enchaîné; pourquoi l'APRUM n'aurait-elle pas ses Petites annales déchaînées? Cela dépend beaucoup de vous. Les promoteurs de notre Bulletin ont pensé qu'on pourrait consacrer une page de chaque numéro aux souvenirs universitaires des membres de l'APRUM. Après tout, si les moins jeunes n'exploitent pas leurs souvenirs, à quoi peut bien servir la retraite?

Il faut s'entendre sur l'adjectif « universitaire ». En lisant dans le cortex des initiateurs de notre gazette, je vois deux éléments : les souvenirs doivent avoir un lien avec notre université; en outre, il serait intéressant, pour la santé des lecteurs que nous sommes, que ces souvenirs amusent, ou du moins qu'ils comportent un aspect étonnant, insolite, piquant, une pointe d'humour. « Humour » dans un des sens acceptables du terme, pas au sens où l'entendent trop souvent la plupart des entreprises de télévision. Voici une définition, parmi d'autres : style qui consiste à traiter de choses sérieuses sur un ton léger ou badin. Mais je serais tenté d'ajouter qu'il n'est pas nécessaire que les choses soient tout à fait sérieuses. Vous y tenez? Bon, du sérieux, si vous voulez, mais agrémenté du sourire de celle

ou celui qui en a vu d'autres!

On m'a demandé de réunir les éléments de cette chronique. Je veux bien, mais ces éléments existent dans vos têtes, pas dans la mienne, et il faut me les communiquer, les désenchaîner de vos cerveaux et les offrir aux autres. Je sais que ces souvenirs piquants existent en assez grand nombre, pour en avoir entendu de fort savoureux aux déjeuners du troisième jeudi. Par exemple, il faudra que notre ancien Recteur Gaudry raconte son histoire des trois chapelles, sujet sérieux s'il en est!

Il suffit de me les communiquer par le moyen qui vous est le plus commode. Voir les coordonnées de l'APRUM en page 6.

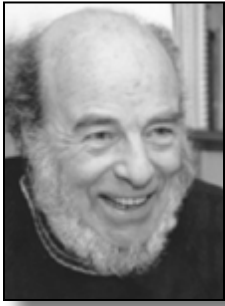
Autre remarque, probablement inutile : on peut se moquer de pas mal de choses : croyances, habitudes, règlements, étourderie, méprise, ... etc.; autant que possible, pas des personnes, sauf si c'est très léger... et encore!

J'attends vos souvenirs, récits, historiettes, aventures, découvertes saugrenues, rappels de façons de faire qui nous font aujourd'hui sourire. Longueur : entre 3 et 40 lignes.

Bonne mémoire!

*Jacques Henripin*

## DE L'UTILISATION DES TERRAINS BOISÉS



Pour commencer cette série qui, je l'espère, sera longue et savoureuse, voici une anecdote qui illustre le contraste entre les années cinquante et aujourd'hui.

Il y a encore passablement d'arbres autour des bâtiments de l'Université. Il y en avait bien plus il y a un demi-siècle, quand j'ai commencé à fréquenter ce site, Jacques Henripin arpentait aussi, mais avec combien plus de noblesse, Mgr le Recteur Maurault. A vrai dire, nous vivions littéralement dans les bois : ils entouraient le seul édifice de l'époque - qui n'était même pas complètement utilisé - et ils occupaient toute la surface comprise entre le bâtiment et le boulevard Édouard-Montpetit, qui s'appelait à l'époque la rue Maplewood. Une exception cependant : une maison aux couleurs effacées et qu'on distinguait à peine, parmi tous ces arbres, celle du Recteur Maurault, justement. Personne n'y allait.

Donc, dès qu'on s'éloignait du bâtiment, on était en pleine nature. Je devrais dire « dès qu'on sortait du bâtiment », car s'il pleuvait, on avait tout de suite les pieds dans la boue, ce qui chagrinait certains profs de droit, obligés d'aller ainsi au prétoire, leur toge étant trop courte pour cacher leurs souliers boueux!

Revenons au bois sauvage. Il n'y avait pas de sentier entretenu (sauf, j'imagine, celui qui conduisait à la maison du Recteur). De la rue, on ne voyait rien de la vie qui s'ébattait derrière ces arbres et arbustes.

Vous vous attendez à quelque anecdote épicée concernant Mgr Maurault? Détrompez-vous! Il s'agit d'un tout autre mystère : il y eut une autre maison dans ces bois. En 1948 ou 1949, j'avais un ami et ancien camarade de collège qui était inscrit en relations industrielles, je crois, mais qui devait vivre par ses propres moyens, au sens le plus strict du terme. Pour économiser le loyer d'une chambre, il avait transporté de nuit une maison d'enfants au milieu du bois, à peu près là où se trouvent les résidences d'étudiants ac-

tuelles. Il y vivait, se chauffait l'hiver au mazout, s'éclairait avec de l'« huile à lampe » et arrivait à se faire une certaine cuisine, qu'il pouvait compléter par celle des restaurants ou hôtels où il travaillait comme serveur. Il y a passé, je crois, une année scolaire complète, sans se faire repérer, mais dans la crainte de se faire chasser. On allait le voir avec discrétion. J'y ai passé une soirée à boire quelques bières avec deux ou trois amis. C'est le seul cas de ce genre que je connaisse : il fut peut-être le premier étudiant à loger sur le campus... et sans frais!



Domage qu'aujourd'hui, ni le Recteur, ni les étudiants, ne puissent plus vivre cachés dans les bois, à trois cents mètres des salles de cours... à bonne distance les uns des autres. Hélas! on a défiguré la nature, diraient certains; on a offert des prêts-bourses aux étudiants; et nos recteurs ne sont plus de solitaires prélats domestiques lisant leur bréviaire sous les arbres. Mais c'est compensé : les profs de droit ont des souliers propres.

Tout cela s'est fait en moins d'un demi-siècle.

*Jacques Henripin*

\*Note du responsable du site. La caricature ci-dessus a d'abord été publiée dans le [Quartier Latin le 28 octobre 1938 \(Volume 21, numéro 8\)](#). Elle a été reprise dans le livre L'Université de Montréal, La quête du savoir (Madame Hélène-Andrée Bizier) en page 213. Merci à Monsieur Denis Plante du service des archives de l'Université de Montréal pour nous avoir fourni cette information.

## UN CERTAIN SAMEDI D'OCTOBRE 70



Il est huit heures, un beau samedi matin d'octobre 70. J'étais alors jeune prof à la faculté de droit et je dirigeais DATUM, un projet de recherche (qui a été cédé par la suite au Barreau et au Ministère de la justice et fonctionne encore sous le nom de SOQUIJ).

Ce projet consistait à créer un système de repérage par ordinateur ainsi qu'une banque de données en texte intégral (depuis 1950 jusqu'à ce jour) et un thésaurus juridique bilingue sur la jurisprudence utilisée au Québec (Cour Suprême, Cour d'appel, Cour Supérieure). Nous avons constitué, en collaboration avec le Centre de calcul alors dirigé par Jacques St-Pierre, une équipe composée de près de cent personnes (informaticiens, linguistes et juristes) dont 70 étudiants, de droit pour la plupart. Il fallait notamment transcrire et corriger les millions de mots français et anglais du texte intégral de notre jurisprudence, créer de toute pièce des programmes de repérage qui n'existaient nulle part ailleurs à cette époque et compléter un thésaurus bilingue pour faciliter le repérage dans les deux langues. Nous avons presque terminé la saisie des textes sur bandes magnétiques, les programmes étaient fonctionnels et le thésaurus avançait rondement. Nous prévoyions commencer la mise en service auprès de la communauté juridique au cours de l'année 1971. Nous étions à l'avant-garde du repérage d'information à travers le monde, nous disposions de moyens financiers considérables. Nous étions très fiers de ce que nous accomplissions.

Or, ce samedi matin d'octobre 70, je reçois chez moi trois appels du vice-recteur Archambault et d'un officier supérieur de la police de la ville de Montréal. Il y aurait un commando du FLQ à l'intérieur de DATUM! Son projet serait de détruire la banque de données de DA-

TUM... dont nous n'avions pas encore fait de copie... Trois ans de travail, un investissement de près d'un million de dollars. Est-ce un canular, des propos hystériques ou frondeurs de quelques étudiants autour d'un café ou d'une bière? Le FLQ détient James Cross et Pierre Laporte; le Québec est sous le coup de la loi des mesures de guerre. Nous sommes tous en état de choc. Pas de risques à prendre! En moins de quinze minutes, j'alerte Jacques St-Pierre, Jean Baudot, Philippe Guay, Pierre Stewart et mon collègue de DATUM, Ejan Mackaay. Nous nous retrouvons tous au Centre de calcul. Nous sommes sur un pied de guerre...; et c'est un samedi!

Nous décidons qu'il faut faire ce jour même, des copies de notre énorme banque de données. Il n'y a pas suffisamment de bandes magnétiques en réserve à l'Université et même à Montréal; nous en commandons à Toronto. On nous les expédie par avion. Nous faisons venir de toute urgence quelques techniciens du Centre de calcul. Nous nous barricadons, au sens littéral du terme, dans le Centre de calcul. La Sécurité de l'Université surveille et vérifie tous les déplacements. Nous commandons des pizzas et des mets chinois... Depuis dix heures le samedi matin, le CDC-6600 fonctionne sans arrêt, pendant seize heures. À deux heures, le dimanche matin, sous surveillance, nous poussons un grand chariot plein des centaines de bandes magnétiques qui contiennent la précieuse copie de la banque de données de DATUM. Nous allons remiser le tout dans une grande chambre forte qui se trouve près de la petite porte du troisième étage du bâtiment central. Les responsables de la Sécurité sont présents. La radio joue à tue-tête. Elle annonce la découverte, à St-Hubert, dans le coffre arrière d'une voiture, du cadavre de Pierre Laporte.

*Jacques Boucher*